Note de lecture. Annabelle Allouch, La société du concours. L'empire des classements scolaires, Paris, Seuil, coll. " La république des idées ",

Magali Ballatore

▶ **To cite this version:**

Magali Ballatore. Note de lecture. Annabelle Allouch, La société du concours. L'empire des classements scolaires, Paris, Seuil, coll. " La république des idées ",. 2018. hal-01829887

HAL Id: hal-01829887
https://hal.science/hal-01829887

Submitted on 3 May 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Éducation comparée

Revue de recherche internationale et comparative en éducation - *Nouvelle série*

n° 19

Les politiques d'éducation à l'information, aux médias et au numérique dans le monde

Notre de lecture

Magali Ballatore

Annabelle Allouch, La société du concours. L'empire des classements scolaires, Paris, Seuil, coll. « La république des idées », 2017, 116 p., ISBN : 978-2-02-135025-8. 291

Annabelle Allouch, La société du concours. L'empire des classements scolaires, Paris, Seuil, coll. « La république des idées », 2017, 116 p., ISBN : 978-2-02-135025-8

__ Magali BALLATORE LAMES, SFERE Université-ESPE Aix-Marseille-France

De nombreuses études, notamment du Centre d'études et de recherches sur les qualifications (Céreq), montrent que le diplôme, aujourd'hui, protège encore contre les aléas de la vie active, une certaine précarité et le chômage. Néanmoins l'insertion professionnelle des jeunes en France, comme dans la plupart des pays dans le monde, reste marquée par de fortes inégalités, qui dépendent en partie du niveau et du type de diplôme, mais aussi, de manière concomitante des origines sociales et du genre. De plus en plus étudiées, l'analyse de la sélectivité des filières éducatives et de la segmentation de l'Enseignement Supérieur, prend tout son sens dans l'ouvrage d'Annabelle Allouch sur les « concours », réalité française, mais moyen aussi de sélection dans de nombreux autres pays, comme les Etats-Unis et la Chine, dont l'auteure retrace l'histoire.

Les concours permettrait-il à quelques élus, dans un contexte de massification scolaire bien ancrée, de se distinguer? Paul, Murdoch et Zanzala montrent que les départements et les filières les plus sélectives conduisent moins fréquemment au chômage que les autres, quelle que soit la discipline et permettent d'accéder à des postes plus qualifiés. A l'époque de leur enquête, la variation en fonction des établissements était plus

systématique au Royaume-Uni qu'en France. L'enquête qualitative d'Annabelle Allouch semble corroborer ces résultats : « un excellent diplômé d'un établissement moins sélectif devra mettre plus de temps et d'énergie à atteindre la même position sociale. L'entrée détermine donc bien la trajectoire » p.47. Elle montre

également que ce lien varie aussi dans l'espace géographique et social. Aux Etats-Unis, le poids du diplôme semble plus faible pour les élèves déjà très dotés et plus fort pour ceux d'origine modeste. Ce lien, entre pratiques de sélection et entrée sur le marché du travail, reste encore peu exploré en Europe, mais existe, dans le cas de la mobilité d'étude par exemple (Ballatore, 2010).

Ce livre ouvre des perspectives de recherche intéressantes dans les ESPE (écoles supérieures du professorat et de l'éducation en France), dans un contexte de mastérisation, cette formation professionnelle peinant à sortir d'une logique de concours, pour englober tous les aspects d'un métier qui repose autant sur la maîtrise de connaissances que sur les capacités à transmettre un savoir, des savoir-être et des savoir-faire. Or le concours ne consacre encore de nos jours, pour beaucoup de professions, que la maîtrise de certaines disciplines/savoirs et non des postures professionnelles. Mais l'emprise du concours ne s'arrête pas au champ scolaire et c'est tout l'intérêt de cet ouvrage que de montrer le passage des logiques de concours et de concurrence du recrutement de l'élite, vers d'autres champs de la pratique, comme le moyen supérieur d'obtenir le meilleur dans tous les domaines, nommé « l'académisation » de la vie sociale. Les grandes écoles passant ainsi de simple instruments de sélection des élites à des instances productrices de normes qui s'émancipent largement du scolaire.

Partant de l'emprise d'un mode de sélection standardisé et peu flexible dans nos sociétés de l'Amérique à l'Asie en passant par l'Europe, l'ouvrage petit à petit montre que des changements semblent voir le jour dans le recrutement des élites. Il s'agit ici d'un glissement des normes de justice sociale, marqué par « un passage de l'égalité de traitement à une individualisation des admissions » p80. Cette évolution est selon Annabelle Allouch « le produit conjugué d'une conjoncture politique et économique, mais surtout des avantages institutionnels et organisationnels tirés de ce type d'évaluations pour des institutions autant chargées de consacrer que de transmettre » p.81. La justice sociale ne porterait donc plus sur une « égalité » fondée sur une standardisation des critères, que l'auteure nomme peut-être un peu maladroitement « égalité parfaite ». Les raisons de la recherche

d'authenticité seraient à rechercher dans un « anticonformisme » aux attentes préétablies (dont se revendique souvent l'élite), qui anticipe les besoins variables de l'économie. Aux Etats-Unis, le recours à l'authenticité permettrait d'anticiper les pressions judiciaires et sociales relatives à l'élitisme et au racisme institutionnalisé dont sont régulièrement accusées les institutions. On peut également lire cette évolution dans un contexte de

psychologisation et d'individualisation de nos sociétés à la recherche de « talents purs». Annabelle Allouch, montre cependant que ce glissement reste hautement conciliable avec un ordre social fondé sur la reconnaissance de qualités dilettantes (en France) ou de la personnalité (Character aux Etats-Unis), associées à un genre (masculin) et à un groupe social (les classes supérieures).

L'auteure a étonnamment saisi, peu avant la proposition de réforme du baccalauréat du ministre de l'éducation, Blanquet, en France, la remise en cause d'une certaine standardisation des épreuves et le rite d'une comparaison point par point, discipline par discipline, entre tous les candidats. La critique de l'académisme est à relier à la morale individualiste dessinée par l'entreprise, à la recherche d'un « charisme » qui reposerait de moins en moins sur des formes de standardisation du mérite et de plus en plus sur la base d'oraux, permettant d'identifier des « compétences sociales ». En ce sens la société du concours ne modifie pas la nature socialement inégalitaire du recrutement des élites, mais elle infléchit sa forme afin d'en préserver la légitimité. L'auteure ne discerne pas, par contre, pour une meilleure intelligibilité, les logiques de « course au diplôme » et de « course au concours » (p.96), qu'elle impute aux classes moyennes, catégorie par ailleurs jamais définie, pas plus que les classes supérieures, dans les pays respectifs de l'enquête. Parfois il semblerait que ces logiques aillent de pair et parfois, inversement, comme en fin d'ouvrage, la dévalorisation du diplôme dans les trajectoires scolaires semble plutôt associée au succès des concours. Le diplôme est-il un titre scolaire moins inégalitaire que le concours, dans le sens où il se baserait aussi sur une formation de long terme ? Dans le cas des ESPE, précédemment évoquées brièvement, le concours semble avoir davantage un effet sur l'identité professionnelle des enseignants que la formation de Master et la certification qui se trouvent dévalorisées symboliquement une fois le concours obtenu, d'où les plaintes

récurrentes d'étudiants sur l'inutilité de la formation. Pour paraphraser Annabelle Allouch, des professeurs qui croiraient davantage aux concours qu'aux diplômes ne favoriseraient-ils pas des savoir-faire pratiques et des modes de pensée stratégiques au détriment de systèmes de savoirs et de connaissances fondés sur le pluralisme ? Le concours ne favoriserait-il pas simplement les « savoirs » rentables au détriment d'autres tout aussi importants pour l'exercice d'un métier ?

Il aurait été intéressant, si l'auteure avait, à l'appui de sa thèse, donné quelques éléments de cadrage statistique (en valeurs relatives et non absolues), notamment sur l'origine sociale des admis, de différents types de concours scolaires, comparant avec celle des voies d'accès alternatives. Des données plus qualitatives sur les représentations des élèves de différentes origines sociales dans différents parcours diplômant menant ou pas à un concours auraient également enrichi l'analyse sur l'amplification des situations de compétition entre les individus dans tous les domaines de la vie sociale. On peut, à la fin de l'ouvrage, s'accorder avec l'auteure sur une tendance qui nourrit un réflexe de comparaison constante et dans une logique non déterministe accueillir positivement les

tentatives de l'auteure de trouver des solutions pour maintenir les normes d'impartialité et notamment une qui repose sur la diversification sociale des membres des jurys, voire sur son ouverture à un public plus large qui y serait nommé. Avec une nuance cependant, si comme le démontre l'auteure, les logiques du concours ont imprégné toute la société, peut-être cette solution ne porterait pas les fruits d'ouverture escomptés. Le concours, comme le souligne Annabelle Allouch en conclusion, doit être vu avant tout comme un mode d'évaluation parmi d'autres et nous aurions tout à gagner en terme d'équité sociale, a trouver des satisfactions sans palmarès, ni compétition, sans classement, ni publicité !